

A R I A N E

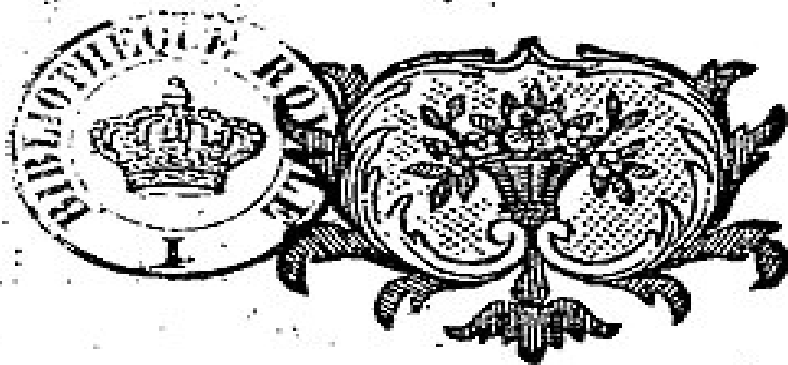
A

T H É S É E ,

H É R O Ï D E N O U V E L L E ;

PAR M. GAZON DOURXIGNÉ.

Le Prix est de quatre sols.



A P A R I S ,

Chez la Veuve VALLEYRE, Libraire, Quai de
Gêvres, en entrant par le Pont-au-Change,
vis-à-vis la Vierge, à la Nouveauté.

M. D C C. L X I I .

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

Y+

9

458

Ariane à Thésée, héroïde nouvelle

Sébastien-Marie-Mathurin Gazon-Dourxigné

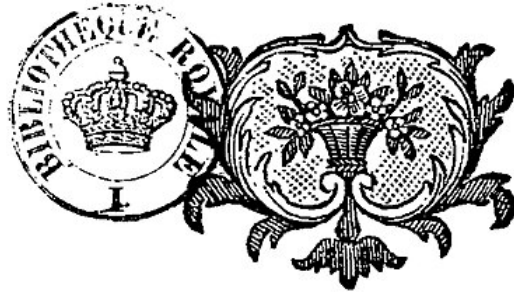


Veuve Valleyre, Paris, 1762

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

A R I A N E
À
T H É S É E ,
H É R O Ï D E N O U V E L L E ;
PAR M. GAZON DOURXIGNÉ.

Le Prix est de quatre fols.



À PARIS,
Chez la Veuve **V A L L E Y R E** , Libraire, Quai de
Gêvres, en entrant par le Pont-au-Change,
vis-à-vis la Vierge, à la Nouveauté.

M . D C C . L X I I .
AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

S U J E T .

A N D R O G É E , fils de *Minos* Roi de *Crète*, & frère d'*Ariane*, ayant été tué par quelques jeunes gens d'*Athènes* & de *Mégare*, jaloux de ce qu'il remportoit toujours les Prix dans les Jeux, *Minos* pour se venger, déclara la guerre aux Habitans de ces Villes ; & les ayant vaincus, il les força d'exposer chaque année à la cruauté du *Minotaure*, sept jeunes filles & autant de jeunes hommes, pour lui servir de pâture : *Thésée* ayant été du nombre de ces derniers, tua le Monstre dont il devoit être la proie, & sortit du *Labyrinthe* par le moyen d'un fil qu'*Ariane* lui avoit donné. Ensuite cette Princesse s'en alla avec lui ; mais il l'abandonna dans l'île de *Naxos*, où après avoir long-tems pleuré son infortune, elle se fit Prêtresse de *Bacchus*.



A R I A N E
À
T H É S É E ,
TRADUCTION LIBRE EN VERS
DE L'HÉROÏDE D'OVIDE
SUR LE MÊME SUJET.



NON, il ne fut jamais Amant traître & sans foi,
De tigre plus féroce & plus cruel que toi.
Lis cette Lettre, ingrat ; elle t'est adressée
De ce même rivage où tu m'as délaissée.
Près de toi, du sommeil j'y goûtois la douceur,
Lorsque de me trahir ton ame eut la noirceur.
La nuit favorisa ton coupable artifice,
Et de ta perfidie elle fut la complice.

Les rayons de l'Aurore éclatoient dans les Cieux ;
Et déjà des Oiseaux les chants harmonieux
Annonçoient le retour du Dieu de la lumière ;
Je m'éveille, & soudain entr'ouvrant la paupière,
Préoccupée encor d'un songe plein d'appas,
Avec empressement vers toi je tends les bras ;
Mais en vain, toute en proie à ma brûlante yvresse,

Je cherche à mes côtés l'objet de ma tendresse ;
Et croyant t'embrasser, ô transports superflus !
Je n'embrasse qu'un lit, hélas ! où tu n'es plus.

Je me leve aussitôt surprise de ta fuite ;
Et dans le triste état où je me vois réduite,
Je déchire mon sein, j'arrache mes cheveux,
Et venge ainsi sur moi l'affront fait à mes feux.

Un mouvement plus doux succédant à ma rage,
Après avoir des yeux parcouru le rivage,
Sur les bords dangereux je dirige mes pas ;
Les fatigues, les soins ne me rebutent pas :
Je vais, reviens sans cesse ; & dans cette Isle aride,
Le sable en vain s'oppose à ma course rapide.
Épuisée à la fin, je m'arrête ; & mes cris
Redemandent Thésée aux Rochers attendris :
L'Écho même touché de ma douleur extrême,
Prononce, ainsi que moi, le nom de ce que j'aime ;
Et plus que toi sensible à mes gémissemens,
Semble te reprocher ton crime & mes tourmens.

Là, d'un Mont dont la cime est presque inabordable,
Pendoit en précipice un roc inébranlable ;
Toutefois, mon audace égalant mes revers,
J'y monte, & du sommet examinant les mers,
J'aperçois ton Vaisseau, que, loin de ma présence,
Entraîne un vent propice à ta lâche inconstance.

Soit que je l'eusse vû, soit que mes sens trompés
Par une illusion fussent alors frappés,
À cet aspect funeste, un froid mortel me glace :
Mais bientôt au dépit mon trouble ayant fait place,
Par de nouveaux accens j'implorais ton secours,
Infidèle Thésée ; & lorsque mes discours
Étoient interrompus par le cours de mes larmes,
Ma main, en me frappant, t'expliquoit mes allarmes ;
Et trop d'espace enfin te séparant de moi,
Par des gestes encor je m'adressois à toi :

Des maux que j'éprouvois ils te traçoient l'image ;
Et pour te rappeler je mis tout en usage.

Cependant ton Vaisseau disparut, & mes yeux
S'occupèrent long-tems à pleurer en ces lieux :
Eh ! quel plus doux emploi pouvois-je leur prescrire,
Loin du parjure Amant qui causoit mon martyre ?
Tantôt d'une Bacchante imitant les fureurs,
Je cours & remplis l'air d'effroyables clameurs :
Tantôt lassé d'errer, plus calme & plus tranquille,
Je m'étends sur le roc, & j'y reste immobile.
Quelquefois retournant vers ce malheureux lit,
Témoin du piège affreux que ton cœur me tendit,
Pour calmer mon ennui, je m'y jette, l'embrasse ;
Je baigne de mes pleurs l'endroit où fut ta place ;
Et je m'écrie : « Ô toi, qui nous reçus tous deux,
« Lit fatal, qu'as-tu fait de l'objet de mes vœux ?

« Et pourquoi, n'écoutant qu'une ardeur inconstante,
« L'ingrat est-il parti sans sa fidelle Amante ?

Que deviendrai-je ici ? Sur ces stériles bords
La Nature jamais n'étala ses trésors :
Aucun champ cultivé dans cette Isle sauvage,
Des soins du Laboureur n'offre à mes yeux l'ouvrage,
Et je n'y vois par-tout que d'horribles rochers ;
Je n'ai, pour en sortir, ni Vaisseau ni Nochers ;
Et quand même j'aurois cette triste ressource,
En quels climats, ô Ciel ! bornerois-je ma course ?
Où fuir ? où me cacher ? quel seroit mon espoir !
Minos dans ses États voudra-t'il me revoir ?
Hélas ! à mes désirs la mer en vain docile,
Au bout de l'Univers m'ouvreroit un asyle :
Exilée en tous lieux, un long bannissement
Seroit toujours le prix de mon aveuglement.
Non, je ne verrai plus cette contrée heureuse,
Par cent belles Cités, renommée & fameuse,
Ce florissant Empire où regnoient mes Ayeux,

Et qui fut le berceau du Monarque des Dieux !
La Crète, où j'ai trahi mon devoir & mon pere,
Est pour moi désormais une terre étrangere.

Quand ma main te donna ce fil qui, de tes jours,
Au milieu des dangers, conserva l'heureux cours ;
« Oui, j'atteste des Dieux la puissance immortelle,
« Que, tant que nous vivrons, je te serai fidelle ;
Difois-tu : Nous vivons cependant, si pour moi
Ce soit vivre en effet que de vivre sans toi.
Cruel ! que n'ai-je été par toi-même égorgée !
Ta foi par mon trépas eût été dégagée ;

Et dans l'affreux désert où tu me fais languir,
Je n'aurois pas du moins mille morts à souffrir.

Depuis que dans ces lieux tu m'as abandonnée ;
Thésée, au moindre bruit, mon ame consternée,
Croit voir de toutes parts, à ma perte animés,
Des Tigres, des Lions & des Loups affamés :
Des monstres de la mer j'y crains aussi la rage,
Ou de quelque brigand le téméraire outrage ;
Et que, pour achever de combler mes revers,
Une insolente main ne me charge de fers.

Le Ciel qui jusqu'ici persécuta ma vie,
M'auroit-il réservée à cette ignominie ?
Moi ! je pourrais servir ! moi, fille de Minos,
Moi qui naquis du sang des Dieux & des Héros,
Et qui m'étois flattée enfin que l'Hymenée
Pour jamais à ton sort joindroit ma destinée !
Dieux ! privez-moi plutôt de la clarté du jour.

Hélas ! plus mes regards observent ce séjour,
Plus j'y vois de dangers qui me livrent la guerre ;
J'y redoute sans cesse & la mer & la terre :
Tout ce qui m'entourne augmente mon effroi ;
Et j'y crains jusqu'aux Cieux irrités contre moi.

Mais que dis-je ? cette Ile est peut être habitée :
Ah ! je n'en suis encor que plus épouvantée.

Si ces lieux abhorrés cachent quelques mortels,
Ce sont des Étrangers farouches & cruels :
Oserois-je vers eux porter mes pas timides ?
Non, je sçais trop combien les hommes sont perfides.
Falloit-il, pour venger mon frere massacré,
Qu'une loi rigoureuse à la mort t'eût livré ?

Et lorsque dans sa vaste & profonde retraite,
Ton bras du Minotaure eût délivré la Crète,
Pourquoi, trop généreuse, armai-je alors tes mains
Du fil qui t'en fraya les tortueux chemins ?

Ce triomphe, après tout, honore peu Thésée.
Ce fut pour toi, cruel, une entreprise aisée.
Du monstre homme & taureau quel que fût le courroux,
Ton cœur te suffisoit pour parer tous les coups.
Avec un cœur si dur il n'est point de victoire
Qu'on ne puisse obtenir sans péril & sans gloire.

Ô toi, de cet Ingrat confident odieux,
Sommeil, qui de ton ombre enveloppas mes yeux,
Afin de leur cacher sa fuite criminelle ;
Que ne les couvris-tu d'une nuit éternelle ?
Vent, par qui son Vaisseau fut guidé sur les flots,
Devois-tu protéger le plus noir des complots ?
Et toi, perfide Amant, par une ardeur trompeuse
Falloit-il abuser mon ame malheureuse ?
Cette ardeur, le sommeil & le vent à la fois,
Contre mon faible cœur conspirerent tous trois.

Ainsi donc sur ces bords je vais perdre la vie,
Sans pouvoir espérer qu'une Mere chérie,
En me fermant les yeux, soulage mes douleurs,
Et sans voir mon trépas adouci par les pleurs !
Il faudra qu'en ces lieux, privé de sépulture,
Des avides oiseaux mon corps soit la pâture ;
Et mes Mânes errans y chercheront en vain,
Pour assurer leur sort, quelque pieuse main !

Pour toi, tu reverras Athène ; & ton courage
De mille adulateurs y recevra l'hommage :
Tu leur diras comment ton bras victorieux
Fit tomber sous les coups un monstre furieux ;
Et par quel art tu fçus, prodiguant les miracles,
Du labyrinthe obscur franchir tous les obstacles :
Mais vante-toi fur-tout, à leurs yeux satisfaits,
D'avoir causé ma mort pour prix de mes bienfaits.
Ce merveilleux exploit vaut bien que tu t'en flattes :
La trahison doit plaire à des ames ingrates ;
Et tu vas bientôt voir de si beaux sentimens
Multiplier pour toi leurs applaudissemens.

Non, d'Égée & d'Ethra tu n'as point reçu l'être ;
Un sang si glorieux n'eût pas produit un traître ;
Et la mer infidelle a pu seule enfanter
Un monstre tel que toi né pour me tourmenter.

Que n'as-tu pu, Barbare, hélas ! de ton navire,
Être témoin des maux dont mon ame soupire ?
Ce spectacle, sans doute, eût fléchi ta rigueur,
Et la compassion eût désarmé ton cœur.
Mais si ce n'est des yeux, vois du moins en idée
Les éternels ennuis dont je suis obsédée ;
Vois Ariane en pleurs, qui l'œil triste, abattu,
Languit sur un rocher par les vagues battu :
Vois tous ces ornemens qui relevoient mes charmes
Et mon voile flottant, arrosés de mes larmes.
Mon cœur cede aux tourmens dont il est accablé ;
Semblable à ces moissons, qu'en un champ désolé,
Courbe d'un vent fougueux l'impétueuse haleine,
Je frissonne, mon corps ne se soutient qu'à peine ;
Et tes yeux en verront un signe trop certain
Dans ces traits mal formés par ma tremblante main.

C'en est fait, je renonce à la vaine espérance
D'inspirer à ton cœur quelque reconnaissance :
Mais si par des bienfaits on ne peut l'émouvoir,

L'humanité sur lui n'a-t'elle aucun pouvoir ?
C'est assez, d'être ingrat ; n'étens point ta furie
Jusqu'à donner la mort à qui sauva ta vie :
Vois à travers les flots qui t'éloignent de moi,
Ces mains qu'avec effort je souleve vers toi :
Confidère ce sein ensanglanté par elles.
Rien n'égale l'excès de mes douleurs mortelles :
Quels cœurs, en les voyant, ne seroient pas touchés !
Presque tous mes cheveux par moi-même arrachés
Sont de mon désespoir une preuve funeste :
Toi seul peux de ma rage en garantir le reste.
Hâte-toi donc, Thésée ; & par un prompt secours,
Au glaive de la Mort viens dérober mes jours ;
Je sens qu'elle s'approche, & déjà les ténèbres
Obscurcissent mes yeux de leurs vapeurs funèbres ;
Mais ton retour suffit pour arrêter les coups.
Le vent change ; & flattant mes souhaits les plus doux,
À rentrer dans ce port son souffle heureux t'invite :
Répare les chagrins où m'a plongé ta fuite :
Que ta pitié pour moi te tienne lieu d'amour.
Reviens ; & si la mort prévenant ton retour,
A terminé les maux d'une Amante trop tendre,
Daigne, en plaignant mon sort, prendre loin de ma cendre,
À mes os, du bûcher accorder les honneurs,
Et sur ma Tombe enfin répandre quelques pleurs.

F I N .

Lû & approuvé ce 25 Juillet 1762. MARIN.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer à la charge d'enregistrement à la
Chambre Syndicale : ce 10 Août 1762. DE SARTINE.

*Registré sur le Registre des Permissions de la Communauté des Libraires
& Imprimeurs de Paris, n° 5055. conformément aux anciens Réglemens,
confirmés par celui du 18 Février 1723. À Paris, ce 27 Août 1762.
LEBRETON, Syndic.*

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- FreeCorp
- Lorlam
- Acélan
- Zyephyrus
- Daedalox
- Raymonde Lanthier

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. ↑ <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. ↑ <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur